

## Une performance d'Eloi Vallès-Valat

De Toulouse, c'est bien loin Saint-Denis, il faut prendre la voie des airs, du RER, du métro, les lignes se croisent, voici Saint-Denis, son musée d'art et d'histoire. Je n'avais jamais rencontré Eloi Valat. Une silhouette de velours rouge est venue s'asseoir, c'est lui qui attend comme moi que l'ensemble des *Courants d'Airs* ait fini de chanter ses airs révoltés. La puissance des voix soulève l'enthousiasme, du Moyen-Age à nos jours, il s'est toujours trouvé un poète pour clamer l'aspiration des peuples à se délivrer de ses tyrans. C'est ce que souligne Pierre Quay-Thévenon adjoint au maire à la culture et à la communication dans son allocution. Sylvie Gonzalez, conservatrice du musée, inscrit la manifestation dans une cohérence plus large, celle d'une politique muséale qui a pour mission de garder vivante la mémoire de la Commune. Durant un mois, des enfants sont venus voir Eloi Valat peindre son triptyque, ils ont commenté son œuvre en inscrivant sur des cartels ce qu'ils ont ressenti. Oui, les valeurs de la Commune restent vivantes malgré le temps et le silence qui auraient pu tout effacer.

Sous les voûtes moulurées de l'ancienne Chapelle des Carmélites, voici trois grands panneaux que l'on reconnaît au premier coup d'œil : ces pieds de pendus ou de fusillés sont ceux des Gavroche, des engagés, des combattants de toutes les libertés. Ils ont perdu la tête, mais quatre cadavres en parallèle leur font écho, le front rougi, le front troué. Cadavres ou crânes, on ne sait, la décomposition est en marche, le spectateur opère la jonction des corps martyrisés, il se fait chirurgien d'histoire. Il se souvient, avec Eloi Valat, de cette évocation du martyr de Varlin par Lissagaray :

« Le dimanche 28, place Cadet, Varlin fut reconnu par un prêtre qui courut chercher un officier. Le lieutenant Sicre saisit Varlin, lui lia les mains derrière le dos et l'achemina vers les Buttes où se tenait le général de Laveaucoupet. Par les rues escarpées de Montmartre, ce Varlin qui avait risqué sa vie pour sauver les otages de la rue Haxo, fut traîné une grande heure. Sous la grêle des coups, sa jeune tête méditative, qui n'avait jamais eu que des pensées fraternelles, devint un hachis de chairs, l'œil pendant hors de l'orbite. Quand il arriva rue des Rosiers, à l'état-major, il ne marchait plus ; on le portait. On l'assit pour le fusiller. Les soldats crevèrent son cadavre à coups de crosse. Sicre vola sa montre et s'en fit une parure. »

Lissagaray, *Histoire de la Commune*, 1896, cité par Eloi Valat, *La Semaine sanglante de la Commune de Paris*, Bleu autour, 2013, p. 144.

La panneau convoque ainsi tant de pages sanglantes qu'on a besoin comme le peintre de quelque symbole pour qu'au-delà des faits connus, on puisse voir dans le triptyque une allégorie, un contrepoint à *La liberté guidant le peuple*, un rappel de la complexité des utopies.

Ainsi, cette chatte portant chaton en gueule traversant, maigre et le regard jaune, la diagonale du tableau. Ces pavés éparpillés. Ces chaises et pendules basculées qui feraient penser à Chagall si un drapeau rouge ne bouchait la perspective, projetant au centre de la composition une figure hâve aux seins dressés. Est-ce la liberté déjà mourante offrant son lait presque tari ? Sa chevelure flamboie encore, mais les yeux fixes et cernés annoncent la fin de la Commune. Que valent les épaulettes des insurgés dans ce chaos politique et minéral ? Le temps des cerises meurt sur la barricade. C'est le corbeau qui le proclame, le même qui chevauche la monture des Versaillais. Panneau macabre, un bec d'oiseau de malheur, un cheval réduit peu à peu à son squelette, cette mâchoire protubérante qui n'a plus rien à mordre désormais. Le sang coule d'un verre versé sur des soldats aux yeux éteints, le drapeau tricolore ne flotte pas, il impose son rectangle parfait en contrepoint ironique, affiche rouge inversée.

Eloi Valat rappelle ce placard affiché dans les rues :

Habitants de Paris,

L'armée de la France est venue vous sauver.

Paris est délivré.

Nos soldats ont enlevé, à quatre heures, les dernières positions occupées par les insurgés.

Aujourd'hui, la lutte est terminée : l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître.

Au quartier général, le 28 mai 1871.

Le maréchal de France, commandant en chef,

MARECHAL MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA.

Eloi Valat, *La Semaine sanglante de la Commune de Paris*, Bleu autour, 2013, p. 147.

Si on n'a pas la chance d'être dyonisien pour admirer le triptyque d'Eloi Valat, il faut lire le troisième volume de sa trilogie, mesurer, comme pour les deux premiers tomes, la somme des informations historiques rassemblées ici, venues d'ouvrages connus mais aussi des archives de la police, du Journal officiel, des rapports de toute nature qui ont émaillé cette période. Ce travail considérable est mis en lumière par un graphisme renouvelé qui appelle la connivence du lecteur, sa familiarité avec un univers installé dès le premier tome. Ici, les gros plans sont légion, les trognes deviennent museaux, les yeux ont perdu leurs pupilles, le paysage urbain disparaît. On pourrait craindre un arrêt sur images, un recours systématique au pathétique, mais loin de se complaire dans ces évocations d'apocalypse, le peintre décadre l'image opérant ainsi une accélération du récit qui accompagne celle de l'histoire, empêchant la saturation du regard. Et le bestiaire des volumes précédents ? Un cheval aux yeux rouges en couverture, un chat pour clore la trilogie, un chien et des corbeaux, tout y est des symboles familiers, l'énergie, la liberté et son absence, et planant sur tableaux et panneaux, la mort qui rôde mais jamais n'empêchera l'aspiration des peuples à être libres et fraternels.

« Je regarde le ciel du côté de Paris.

Il est d'un bleu cru, avec des nuées rouges. On dirait une grande blouse inondée de sang. »

Marie Hélène Roques